

Trente-cinq ans de *Recherches amérindiennes au Québec* Enjeux d'hier, enjeux d'aujourd'hui

Sylvie Vincent

Volume 36, numéro 1, 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1081757ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1081757ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (imprimé)

1923-5151 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Vincent, S. (2006). Trente-cinq ans de *Recherches amérindiennes au Québec* : enjeux d'hier, enjeux d'aujourd'hui. *Recherches amérindiennes au Québec*, 36(1), 3-5. <https://doi.org/10.7202/1081757ar>



Trente-cinq ans de *Recherches amérindiennes au Québec*

Enjeux d'hier, enjeux d'aujourd'hui

Sylvie Vincent

Présidente de la
Société
Recherches
amérindiennes
au Québec

VOILÀ DONC TRENTE-CINQ ANS que la revue *Recherches amérindiennes au Québec* publie des informations sur les questions autochtones. Et trente-trois ans que la Société du même nom a été créée pour regrouper les personnes qui s'intéressent aux recherches sur les cultures et les réalités autochtones; pour diffuser les résultats de travaux portant sur ces sujets et organiser des rencontres, également sur ces sujets; pour collaborer avec des organismes poursuivant les mêmes buts; pour faire elle-même les recherches qu'elle jugerait nécessaires (cf. Lettres patentes enregistrées le 8 novembre 1973). Comme on le sait, la Société s'est avant tout consacrée à la production de sa revue, mais elle a aussi agi en tant que maison d'édition et a organisé colloques et autres événements afin que se rencontrent et s'informent mutuellement Autochtones et Non-Autochtones.

Régulièrement, le point a été fait sur ces différentes activités et l'on a cherché à définir les objectifs qui furent à l'origine de cette épopée (Moreau 1976, 1981; Vincent et Mailhot 1997; Gélinas 2000). Je ne réécrirai pas une histoire et une analyse qui ont déjà été faites (voir en particulier l'excellente synthèse de Gélinas, 2000) mais je me pencherai plutôt sur ce qui fait la particularité de ce lieu de rassemblement et de création souvent surnommé « Recherches amérindiennes ».

Considérant quelques-uns des éléments de son identité, je me demanderai s'ils sont toujours de mise, compte tenu des transformations technologiques et sociopolitiques qui ont marqué les

trente-cinq dernières années, compte tenu aussi de l'arrivée de nouvelles revues, de la mise en place d'un réseau d'échange sur les questions autochtones (Dialog), du déploiement d'un organisme comme Terres en vues qui, en plus d'être une vitrine pour les arts et le cinéma des Premières Nations, est aussi un lieu d'échanges entre Autochtones et Non-Autochtones.

Les deux premiers objectifs des concepteurs de *Recherches amérindiennes au Québec* ont été de publier en français – volonté maintes fois réaffirmée au cours des assemblées annuelles de la Société – et, comme l'indique bien le nom de la Société et de la revue, de se consacrer aux questions qui touchent les Autochtones du Québec (Moreau 1976; Vincent et Mailhot 1997; Gélinas 2000). Pourquoi, demandera-t-on, continuer à mettre l'accent sur les problématiques autochtones du Québec (même si très vite s'est imposée la nécessité de garder l'œil ouvert sur l'ensemble des Amériques) et pourquoi s'obstiner à publier en français? Parce que les Autochtones du Québec se distinguent non seulement par leurs cultures et certaines de leurs dynamiques sociopolitiques mais aussi par leurs visions politiques. Et parce que la langue française, ainsi d'ailleurs que la situation géographique et historique du Québec, structure de façon particulière la façon de penser les relations avec les Autochtones. Bref, parce que la Société Recherches amérindiennes au Québec vit et pense au Québec. Or, au moment où l'on ne parle que de mondialisation, et donc de dilution des spécificités, le

Québec, s'il cultive ses particularités et celles des nations autochtones qui y vivent, ne peut que faire œuvre utile puisque, de ces particularités, pourraient jaillir des réflexions originales.

Un troisième trait distinctif reste également important : celui de l'ouverture à la multidisciplinarité (Moreau 1976 ; Gélinas 2000). Fondées par des anthropologues et des archéologues, la Société Recherches amérindiennes au Québec et sa revue ont rapidement fait place à des historiens, des juristes, des sociologues, des spécialistes des arts et de la littérature... Le décloisonnement de la recherche incite aujourd'hui à une collaboration encore plus grande entre toutes les disciplines, qu'elles relèvent de sciences humaines jusqu'ici peu sollicitées (économie, géographie, philosophie, par exemple) ou d'autres sciences (environnement, foresterie, médecine, génétique...), pourvu qu'elles touchent de près ou de loin aux questions qui intéressent les Autochtones. Un certain équilibre entre différentes perspectives est garant d'une vision moins monolithique et, même au sein de chaque discipline, il va de soi que l'on a intérêt à maintenir les débats plutôt que de refléter les travaux d'une seule école de pensée.

Quatrième élément propre à la Société Recherches amérindiennes au Québec : elle a toujours visé, pour sa revue, un équilibre entre une rigueur et des problématiques scientifiques et la volonté de s'adresser à un assez large public (Moreau 1976). Équilibre de funambule, difficile à maintenir et qui coûte cher mais qui n'a jamais été abandonné jusqu'ici. C'est cette volonté qui incite, par exemple, à concevoir des pages couverture aussi attrayantes que possible, à éviter autant que faire se peut le jargon des spécialistes ou à transmettre certaines informations sous forme de chroniques*... C'est également le désir de répondre au besoin d'une livraison plus rapide et plus visuelle de l'information qui explique la production, depuis peu, de CD et de DVD, la mise en ligne d'un site Internet, l'enregistrement et, si possible, la transmission simultanée de certains événements. Malgré le fait que se sont multipliées les revues touchant les sciences humaines et offrant, à l'occasion, des dossiers sur les questions autochtones, « Recherches amérindiennes » a tout intérêt, me semble-t-il, à rester ce qu'elle est afin de conserver un créneau qui lui est reconnu. Et rester ce qu'elle est signifie continuer à travailler cet équilibre, et dans cet équilibre, entre des produits (publications ou autres) pour spécialistes et des produits accessibles à un public plus large.

La Société est également connue – cinquième marque de son identité – pour sa volonté d'indépendance. Créée hors université, n'acceptant pas de diffuser de la publicité commerciale dans ses publications, tâchant de se faire subventionner par plusieurs organismes en même temps, elle doit sa survie, outre ces subventions, aux abonnements et aux ventes et surtout au travail inlassable des personnes qui s'en occupent bénévolement. Cette relative indépendance financière permet, bien sûr, une liberté éditoriale. Cependant, nous sommes entrés dans une époque où l'idéal ne nourrit plus grand monde et où les organismes chargés de subventionner les revues ont tendance à réduire leur mandat. Trouvera-t-on encore, dans dix ans, dans quinze ans, de ces équipes tenaces et convaincues qui, seules, peuvent mener à bout de bras les activités d'une société comme « Recherches amérindiennes » ? Telle est la question et, n'ayant pas le loisir d'attendre la réponse, il nous faut dès aujourd'hui trouver des solutions qui, tout en permettant de maintenir l'indépendance de la revue, garantiront sa survie.

Reste une sixième spécificité que je voudrais examiner brièvement en reprenant cette remarque de Bernard Arcand tirée de

l'oubli récemment par Claude Gélinas et selon laquelle l'un des rôles de « Recherches amérindiennes » serait de « transformer les rapports que notre société entretient avec les Amérindiens » (Arcand 1981 : 282, cité dans Gélinas 2000 : 195). La Société Recherches amérindiennes au Québec a périodiquement tenté de travailler au rapprochement entre Autochtones et Non-Autochtones du Québec. En ce domaine, ce sont sans doute les colloques et autres événements publics qui sont les plus utiles. Si, au fil des ans, les responsables de la Société n'ont pas eu beaucoup de temps à leur consacrer, tous ceux qui y ont participé se souviennent des colloques « Baie James et Nord québécois, dix ans après » (1985) et « Autochtones et Québécois, la rencontre des nationalismes » (1995). Sans doute parce que participants et conférenciers invités (dont de nombreux Autochtones) n'étaient pas seulement là en tant que chercheurs, mais aussi en tant que citoyens. Depuis quelques années, et notamment à l'occasion du 35^e anniversaire de sa revue, la Société Recherches amérindiennes au Québec a voulu multiplier de tels lieux d'échanges entre Autochtones et Non-Autochtones. C'est là une voie à laquelle il y aurait lieu de donner de la vigueur.

Somme toute, bien qu'il y ait place pour des améliorations et des adaptations à un environnement très largement transformé, les orientations de fond, déjà visibles il y a trois décennies, demeurent valables. Ont-elles toutes été suivies ?

Si la raison d'être de « Recherches amérindiennes » est de mieux faire connaître les réalités autochtones, on peut dire que de grands pas ont été accomplis depuis le début des années 1970. Au Québec, les médias dans leur ensemble et une partie du public sont beaucoup mieux documentés et les efforts de « Recherches amérindiennes » notamment pour saisir les principales revendications des Autochtones et les situer dans le contexte international, y sont sans aucun doute pour quelque chose. Nous pouvons donc féliciter chaleureusement les équipes qui, les unes après les autres, ont permis que les publications paraissent et soient distribuées, que les événements aient lieu. Nos félicitations et remerciements s'adressent plus particulièrement aux personnes qui, pendant nombre d'années, ont fait de « Recherches amérindiennes » l'une de leurs préoccupations premières. Il importe maintenant de poursuivre leur travail avec autant de talent et de ténacité.

Cependant, l'objectif du rapprochement avec les Autochtones ou de la transformation des rapports que les Québécois dans leur ensemble entretiennent avec eux est loin d'être atteint. Après une longue histoire de mesures tantôt négatives tantôt positives, les gouvernements sont tombés, depuis quelques années, dans l'inertie et le silence, pour ne pas dire plus, laissant ainsi entendre que les relations avec les Autochtones ne figurent pas en tête de leurs priorités (Savard 2006). Pour ce qui est de la population elle-même, beaucoup d'efforts ont été investis par des organismes autochtones et non autochtones pour travailler à ce rapprochement (je pense, entre autres, aux interventions conjointes dans les écoles de l'Institut culturel et éducatif montagnais et de la Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse). Mais peut-on dire que les Québécois considèrent comme essentielle l'harmonie de leurs relations avec leurs voisins autochtones ou la participation libre et entière de ces derniers à la gestion des ressources du Québec ? La Société Recherches amérindiennes, en ce domaine, a-t-elle joué pleinement son rôle ? Celui-ci n'est-il pas non seulement d'informer mais aussi de dégager l'horizon, d'ouvrir quelques fenêtres, d'élargir les perspectives (par la

politique éditoriale de la revue, par le type de colloques et autres rencontres organisés)? Or, tout cela n'est possible, me semble-t-il, que si prédomine la conscience que l'avenir du Québec repose, en bonne partie, sur les relations entre Autochtones et Non-Autochtones. Et non seulement l'avenir du territoire, des ressources, du développement énergétique, mais aussi l'avenir politique et social et, encore, l'avenir de l'écriture de l'histoire, celui de la définition de l'identité, celui de la cartographie de l'imaginaire.

Dans le domaine de cette prise de conscience, nous avons collectivement du chemin à faire. Mais, pour relever le défi de la conception d'un avenir commun plus équilibré et plus juste, la Société Recherches amérindiennes, tout comme le Québec dans son ensemble, a besoin tant des Autochtones eux-mêmes que d'une génération de jeunes persuadée qu'en plus d'observer les phénomènes sociaux de façon pragmatique elle a aussi le pouvoir d'agir sur eux et, ainsi, de participer à la définition du Québec.

Ouvrages cités

- ARCAND, Bernard, 1981 : « Je suis un arbre, mais avez-vous vu la forêt? » *Recherches amérindiennes au Québec* X(4) : 282.
- GÉLINAS, Claude, 2000 : « Anthropologie québécoise, études amérindiennes, et la revue Recherches amérindiennes au Québec ». *Anthropologica* XLII(2000) : 189-203.
- MOREAU, Jean-François, 1976 : « Cinq années de Recherches amérindiennes au Québec ». *Recherches amérindiennes au Québec* VI(1) : 4-9.
- , 1981 : « Dix années de Recherches amérindiennes au Québec ». *Recherches amérindiennes au Québec* XI(2) : 155-160.
- SAVARD, Rémi, 2006 : « Quand Ottawa et Québec font marche arrière dans le dossier autochtone ». *Le Devoir*, 21 juillet 2006 : A9.
- VINCENT, Sylvie et José MAILHOT, 1997 : « Recherches amérindiennes au Québec, vingt-cinq ans d'existence » in H. Bouchard (dir.), *Sciences et sociétés autochtones, partenaires pour l'avenir* : 21-28. Collection Dossiers n° 3, Recherches amérindiennes au Québec, Montréal.

* On remarquera, dans ce numéro, l'apparition de deux nouvelles chroniques : « Et aux Etats-Unis? », rédigée par Nelcya Delanoë, traitera de questions d'actualité touchant les Autochtones de ce pays et « Portrait » présentera de brèves biographies de personnes qui, bien que souvent oubliées, ont joué un rôle important dans leur temps et pour leur communauté.

Dans ce numéro s'amorce également un hommage aux artistes autochtones. Nous espérons publier régulièrement, sur la couverture et dans les pages de la revue, les photos de quelques œuvres d'un artiste ainsi qu'une note biographique, modeste contribution visant à faire connaître la diversité des talents artistiques des Autochtones.



Ludovic Boney

Orbite, Ludovic Boney, acier et béton, 2003
(photo Ludovic Boney, 2003)